

Voici une histoire, On dit que ça c'est passé en Provence il y a 2000 ans, mais je crois que c'est un peu une invention. Pourtant, elle contient beaucoup de choses vraies. Voici donc l'histoire de

LA TARASQUE

Le Léviathan se sentait encore en pleine force.

Le Léviathan, c'était un monstre qui vivait dans la mer mais sortait parfois sur la terre ; il était énorme, gigantesque, encore plus gros que le rorqual que tu as vu dans ton livre des animaux marins, mais surtout, il était méchant et féroce. . A l'époque où commence ce conte, il n'était pas très vieux puisqu'il n'avait guère plus de 1.000 ans, et toute la colère que Dieu avait jadis mise dans son sang continuait d'y bouillonner furieusement. Il semait la terreur autour de lui. Son corps était semblable à des boucliers de fer fondu : il était couvert d'écailles tellement serrées les unes contre les autres que le moindre souffle n'aurait pu traverser cette carapace. Ses yeux étincelaient comme la lumière du soleil. Du fond de sa gueule sortaient des éclairs, et des fumées montaient de ses narines. Son haleine aurait allumé un feu. Son cœur était dur comme de l'acier et la foudre serait tombée sur lui sans le faire bouger. Il se moquait des épées, des lances et des cuirasses. Et tous les endroits par lesquels il passait devenaient gris comme de la cendre.

Mais après des siècles de puissance et d'orgueil, il devint soudain inquiet. Ce fut lorsque Saint Jean commença d'annoncer le venue prochaine de Jésus. Le Léviathan comprit que la loi du monde allait changer, qu'il ne pourrait plus continuer à régner sur la création, qu'une loi nouvelle allait lui retirer son empire.

Dans le même temps, les monstres qui vivaient en Palestine, dans le pays où Jésus allait naître, entendant résonner parmi les pierres et les épines la voix de Saint Jean, furent saisis d'une crainte égale à celle du Léviathan : les licornes impétueuses, les sirènes du désert, les affreuses sirènes aux pieds d'oiseaux qui vivent dans les roches et la poussière, les centaures furieux qui ont un buste de guerrier sur le corps d'un âne sauvage, les satyres aux gosiers de corne, les dragons, tous s'enfuirent soudain de la Terre Sainte, la Palestine.

Le Léviathan remonta en grondant vers le nord et s'arrêta dans un pays habité par les Gaulois et qu'on appelait pour cela la Galacie. Les Gaulois

sont nos ancêtres, autrefois la France s'appelait la Gaule, et certains Gaulois étaient allés s'installer en Galatie.

Farouche, le Léviathan s'y retira pour attendre la mort. Mais auparavant il aurait voulu perpétuer sa race, en laissant après lui un monstre qui pût faire du mal aux hommes.

Un jour, dans ces montagnes de Galacie, il rencontrafaut-il tout te dire ? C'était une bête si horrible, celle-ci, que le son et le souvenir même de son nom sont tombés dans les ténèbres de l'oubli : car il secouait d'épouvante les plus hardis : nommer la Bête, c'était presque la faire apparaître. Encore aujourd'hui, les seuls qui pensent à elle, les Provençaux, n'osent la rappeler que sous un nom qui heureusement n'est pas le vrai : la Bounge.

Une vipère gigantesque. En guise d'yeux, elle avait dans son front un trou blanc, livide, dans lequel il y avait une escarboucle, une pierre précieuse d'un beau rouge grenat foncé. Quand elle allait se baigner, elle déposait sur la rive son œil-escarboucle et devenait aveugle jusqu'au moment où, sortant de l'eau, elle le reprenait. Elle était très sauvage, ne voulait avoir de contact avec aucun animal, pas plus qu'avec aucun homme. Si un homme téméraire la pourchassait, elle lâchait sur lui un jet d'ordure enflammée, à la fois raide comme une épée et liquide comme de la lave de volcan, qui s'étendait sur 100 mètres de long. Et elle réduisait en cendre les gens, les animaux, les arbres, tout ce qui vit, et même les pierres. Elle vieillissait donc solitaire, elle aussi. Le Léviathan profita d'un jour où la Bounge se baignait dans un immense lac salé appelé Tatt pour lui dérober son escarboucle. Il se jeta sur la bête aveugle, lui mordit la nuque, lui tordit les reins, et l'entraîna avec lui. Les eaux du Tatt, frappées d'horreur, refluèrent en vastes houles sur les rives. Telles furent les noces du Léviathan et de la Bounge.

Treize mois plus tard naissait un monstre nouveau, qui en quelques jours grandit de façon démesurée, au point d'effrayer ses parents. Il avait la tête fauve d'un lion, avec le mufle fendu en croix d'une crevasse sanglante. Ses dents étaient aiguës comme des glaives. Sur son cou se hérissait une crinière noire et brillante, qu'il secouait en gonflant la nuque : et alors, sans qu'il ouvrît la gueule, il sortait de cette chevelure des rugissements mortels. De la tête à la queue, les os de son dos semblaient crever sa peau écailleuse, et se dressaient comme cent fers de hache. Ses flans palpitaient ainsi que des voiles de navire tourmentées par la tempête. Ses six pattes tordus portaient des griffes d'ours, qui claquaient et grinçaient sur le sol. Loin derrière son ventre blême serpentait une queue qui ressemblait à une queue de vipère, vive et jaillissante, mais qui était à sa racine grosse

comme la taille d'un homme, et aussi longue qu'un tronc de cèdre. Sa force était plus grande que celle de 12 éléphants de guerre attelés ensemble et il était presque aussi terrible que ses parents.

Les Gaulois de Galacie l'appelaient dans leur langue Tharrascouros : et c'est sans rien en savoir, à plusieurs milliers de kilomètres de là, quand cette bête fut venue en Gaule, que les Gaulois de Gaule qui avaient presque la même langue que ceux de Galacie, devinèrent qu'il fallait l'appeler Tarasque.

Or, il advint que la Tarasque, à peine adulte, prit en haine le pays où elle était née, les eaux du Tatt, et même ses propres parents. Elle descendit furieusement du haut des montagnes Galates, et se jeta dans la mer. Elle nagea vers le soleil couchant, vers l'Europe, et sur son passage elle faisait bouillir l'eau de la Méditerranée comme l'eau d'un chaudron.

Quand elle arriva au large des côtes provençales, elle sentit parmi les flots salés une force aussi farouche que la sienne s'opposer à son élan et l'envelopper d'une étreinte glacée. C'était le Rhône, le Rhône ce grand fleuve qui à son entrée dans la mer en labourait le fond tant son courant était puissant, avant de consentir à s'arrêter pour se mélanger à l'eau salée. Car l'eau de la mer est salée et celle du Rhône, comme celle de tous les fleuves et les torrents, est douce. L'eau du Rhône vient des glaciers et des champs de neige des Alpes qui se précipitent en torrents dans le Rhône en se chevauchant et s'écrasant les uns sur les autres.

Irritée de cette résistance, la Tarasque remonta vers la surface : elle fendit les masses d'eau froide qui croulaient sur elle./ Elle s'élança vers le nord, remontant le cours du Rhône contre les vagues que le Mistral formait sur le fleuve. Le Rhône c'est ce gros fleuve qui traverse Lyon et descend jusqu'à Marseille où il se jette dans la Méditerranée.

A mesure que la Tarasque dévorait l'espace liquide avec la violence d'un raz de marée, sa colère diminuait ; elle se prenait à estimer le Rhône, cet adversaire courageux et sans repos. Elle finit par se lasser de ce jeu sauvage, et satisfaite d'avoir conquis tant de kilomètres sur le fleuve, elle gagna les marais qui en bordaient la rive et y établit sa demeure.

En ce temps là, une immense forêt couvrait les deux bords du Rhône entre Avignon et Arles. Les gens du pays l'appelaient Nerluc, c'est-à-dire la Noire Forêt. Elle était faite de chênes verts au feuillage si foncé, et si confusément entre ses troncs se pressaient des fourrés de lentisques et de cades, qu'une nuit perpétuelle régnait là-dessous. Cà et là seulement les

arbres faisaient place à des étangs innombrables, à des prairies mouvantes qui flottaient sur la vase. Le monstre se plaisait dans ces herbages. Il mangeait du foin comme vingt boeufs et engloutissait du même coup toutes les bêtes des champs qui venaient s'y ébattre. Il dormait dans le secret des roseaux, les saules des îles l'entouraient. Il se disait : « Quand je voudrai, je boirai le fleuve ! » et il se promettait que le Rhône viendrait couler dans sa gueule.

En attendant, il baignait son corps énorme dans le fleuve et le faisait déborder, et empêchait tous les bateaux de passer. Quand il plongeait au fond de l'eau et remontait brusquement à la surface, il faisait chavirer les barques. Il mettait ses pattes affreuses sur les plus grosses et les engloutissait, ou bien il les broyait entre ses mâchoires affreuses. Il poursuivait les naufragés dans l'eau et sur les rivages pour les dévorer. Il pourchassait les troupeaux et les bergers et parfois même jusque sous les murs du bourg fortifié de Jarnègues, qui est en bordure du Rhône. Le raclement de ses écailles sur les galets annonçait son approche aux habitants terrorisés qui criaient : « la Tarasque ! la Tarasque ! »

Du haut des portes de la ville on lui lançait des flèches, des javelots, d'énormes pierres, mais la Tarasque n'en faisait pas plus de cas que si cela avait été des feuilles mortes ou de la paille sèche. Personne, bien entendu, n'aurait songé à l'affronter dans son domaine, dans les bois ou les marais. Et l'on n'imaginait point quelle ruse pourrait venir à bout de sa malice.

Soudain, au bout de sept ans, on cessa de la voir. Pendant tout un mois, les pauvres hommes se crurent débarrassés d'elle par miracle. Cependant un beau jour, dans un des marécages préférés de la Tarasque, un chasseur égaré sentit une affreuse odeur : bientôt il vit sur l'herbe jaunie et comme cuite une dépouille gigantesque, toute plissée, noirâtre : on eût dit un amas de loques en décomposition. Joyeux, il y planta son épieu, pour insulter l'ennemie morte et prendre sa revanche des longues angoisses passées. Mais le fer ne fit que crever une peau vide et pénétra sans résistance, comme dans de l'eau. C'était la mue de la Tarasque, qui venait de changer de peau et courait déjà la campagne, fière de son bel habit tout neuf. Elle était affamée. – Il aurait fallu, pensa l'homme, profiter du moment de sa mue et l'attaquer pendant qu'elle était sans défense. Trop tard maintenant.

Les habitants attendirent avec impatience, pendant sept ans, la prochaine mue, bien décidés à attaquer la Tarasque à ce moment-là. Mais quand ils découvrirent le marécage où elle était en train de muer, ils ne purent s'approcher d'elle, si effroyables étaient la chaleur et la puanteur qu'elle dégageait : ils en seraient tombés raide morts. Ils durent regarder de loin la

Tarasque se tordre et se débattre pendant huit jours, se traînant à terre dans d'affreux efforts, battant de sa queue la boue qui tremblait, et remplissant l'air de rauques grondements. Alentour, des fumées noires montaient de l'herbe et des arbres qu'elle avait empoisonnés.

Pourtant, la vue de ce grand monstre cloué au sol donna une idée aux habitants. Il y avait non loin d'Avignon, dans les marais de la Sorgue, un lieu désert appelé Le Thor, où s'étendait une nappe de boue si profonde et si tenace qu'elle engloutissait tout ce qui s'y posait, lièvres au pas léger, oiseaux ou feuilles tombées. Les pierres lancées par jeu s'y enfonçaient avec une lenteur terrible et sûre. Si un homme s'écartant du chemin y aventurait le pied, la boue lui aspirait la jambe, le corps entier, l'avalant comme si un attelage de boeufs le tirait avec des cordes. Pour sauver ce malheureux, il fallait vite lui couper la jambe. Plus tard,, l'intervention de la Sainte Vierge fit disparaître ce borbier, et les habitants construisirent à cet endroit l'église Notre-Dame qu'on y voit encore.

Les Gaulois de Nerluc pensèrent donc qu'ils pourraient diriger la Tarasque vers ce lieu de perdition en plaçant le long du chemin qui mène au Thor, des chiens, des chèvres, des ânes, qu'elle dévorerait l'un après l'autre, attirée de proche en proche par leurs cris. Quand elle arriverait au champ de boue, elle trouverait un dernier appât, placé au centre du borbier : un jeune taureau de Camargue qu'on aurait fait glisser là, attaché à un câble tendu entre deux grands pins enracinés en terre ferme sur l'un et l'autre bord.

La Tarasque, alléchée par les proies offertes, ne fut pas longue à parvenir jusqu'au Thor. Mais hélas, avertie par sa malice diabolique, elle s'arrêta au bord du terrain mouvant. D'un coup formidable de sa queue, elle faucha le pin le plus proche qui tomba dans le borbier et fut englouti tout entier en quelques minutes. Pendant ce temps, la Tarasque avait saisi le câble entre ses mâchoires et tirait dessus avec la force d'une avalanche. On vit alors une chose inouïe : pour la première et la dernière fois au monde, le gouffre du Thor lâchait sa proie. Le taureau, déjà à moitié enseveli, émergea lentement de la fange et glissa dessus comme une anguille. Quand il fut sur l'herbe sèche, la Tarasque le dévora, tout barbouillé de limon comme il était. Puis elle s'en retourna vers le Rhône.

Les habitants de la Noire Forêt, désespérés, regagnèrent leurs hameaux ou le bourg de Jarnègues, et leur malheur dura encore pendant de longues années : jusqu'à l'arrivée de Sainte Marthe en Provence.

Sainte Marthe, après la mort et la résurrection de Jésus, avait échappé par miracle aux premières persécutions. En compagnie de sa sœur Marie-

Madeleine et de son frère Lazare, de Marie Jacobé, de Marie Salomé, des servantes Marcelle et Sara, les bourreaux l'avaient lancée en pleine mer sur une barque sans rames ni voiles, sans gouvernail, toute crevassée. Ils n'avaient ni pain ni eau douce, et leur mort était presque certaine. Mais Lazare retira sa chemise, Marthe et Marie la déployèrent dans le vent, et le pauvre esquif glissa à fleur d'eau comme un alcyon. Des anges chantaient dans l'air, et à les ouïr, ou les entendre, le fugitifs se sentaient soulagés de toute faim et de toute soif.

Au bout de sept jours, ils arrivèrent en vue des îles Stoechade, qui depuis ont formé la Camargue. La barque décrivit une courbe gracieuse vers le nord. Son sillage, en ralentissant peu à peu et se brisant à l'approche de la plage, traça sur l'eau calme une route de satin azuré. De nos jours encore, quand le temps est serein, on voit frissonner à la surface de la mer de longues écharpes de moire bleue qui rappellent l'arrivée de la barque providentielle : on appelle cela *le chemin des saintes*.

La petite troupe prit pied sur le sable en un lieu qui par la suite eut pour nom : Les Saintes-Maries de la Mer, en l'honneur de Marie-Madeleine, Marie Jacobé et Marie-Salomé et de leur servante Sarah l'Égyptienne qui devint la patronne des Bohémiens.

Ils passèrent la nuit sous le proche d'un temple, couchés à même la pierre. Le lendemain, ils se séparèrent. Sainte Marthe, avec sa servante Marcelle, se mit à remonter la vallée du Rhône, prêchant dans les campagnes et dans les bois. C'est alors que les malheureux habitants de Jarnègues et des hameaux d'alentour, voyant sa sainteté et les miracles qu'elle faisait, la supplièrent de les délivrer du monstre qui les terrorisait.

Marthe, émue de leurs prières, entra dans la Noire Forêt. Elle avançait, toute seule, sans autre défense que sa robe blanche. Et ses petits pieds nus se posaient légèrement sur les pierres, les épines et la boue, sans en être ni blessés, ni souillés. Guidée par le bruit retentissant que faisait au loin la Tarasque, elle découvrit sans peine son chemin dans les bois, et trouva la bête qui achevait de dévorer sa proie, un jeune poulain sauvage échappé de Camargue.

Quand la Tarasque vit Marthe, nouvelle victime offerte, elle mugit avec une joie épouvantable. Elle se dressa sur ses pattes de derrières dont les griffes d'ours labourèrent le sol. Sa queue, en battant d'impatience, fit écrouler un amas de rochers dans un nuage de poussière. Elle se rua vers Marthe, et le sol tremblait sous le poids de son corps. Son muflé de lion dégouttait de sang par toutes ses crevasses, et elle riait.

La jeune fille alors leva la main et présenta la Croix de Jésus à la Tarasque.. L'élan monstrueux de la bête se brisa, comme une vague contre les falaises : la Tarasque s'arrêta en tressaillant, clouée au sol. Elle pantelait, tout son corps semblait bouillonner. Sainte Marthe leva encore la main, et lui jeta de l'eau bénite. La fièvre de la bête s'éteignit, comme une eau écumante qui retombe et s'étale.

Sainte Marthe dénoua sa ceinture couleur de mer paisible, elle la prit par les deux bouts et la fit doucement voler en avant, à la façon de l'écuyer qui passe la bride au cheval. La Tarasque baissa la tête, et par dessus sa crinière ténébreuse la ceinture bleue retomba sur son cou. Elle se laissa lier, et, plus douce qu'un agneau, elle suivit Sainte Marthe qui souriait.

La belle jeune fille et le monstre sortirent de la forêt et entrèrent dans le bourg de Jarnègues par la porte fortifiée, grande ouverte. Les habitants, d'abord effrayés, se rassurèrent vite et poussèrent des cris de joie en bénissant la sainte qui les avait sauvés.

Quand la Tarasque fut rendue sur la place, comme ils n'avaient plus rien à craindre et qu'elle était laide, ils lui jetèrent de grosses pierres pour l'assommer, et la percèrent de coups de lance. Elle mourut sans se défendre, ses prunelles ardentes fixées sur Sainte Marthe. Elle semblait la boire des yeux. Sainte Marthe pleura en voyant s'éteindre la flamme silencieuse de ces regards. Elle pleura, puis elle pardonna aux gens leur colère, parce qu'ils avaient beaucoup souffert.

Depuis ce jour-là, Jarnègues prit le nom de Tarascon. Sainte Marthe fonda dans la ville une grande église, la basilique Sainte Marthe, en l'honneur de la Sainte Vierge. Plus tard lorsqu'elle mourut, c'est là qu'elle fut ensevelie.

Voilà l'histoire de la Tarasque et de la ville de Tarascon que vous avez peut être visitée en mai 2013.

* * * * *